

mettre en valeur quelques parcelles de leur immense domaine ; sans aucun débouché pour leurs produits, puisque la Compagnie de la Baie d'Hudson, abusant de son monopole, s'en était constituée le seul acheteur, les Métis avaient réussi, cependant, à assurer leur existence et à amasser de petites fortunes, grâce auxquelles, si il n'y avait pas de richesse, la misère était du moins inconnue dans l'Assiniboine et sur les bords de la Saskatchewan. Le gouvernement canadien avait donc là d'excellents ouvriers, tout prêts pour l'œuvre de la colonisation et de l'exploitation en grand de sa nouvelle acquisition.

Au Nord-Ouest, il y avait encore les Indiens qui se considéraient aussi comme légitimes propriétaires du sol ; ne vivant que de la chasse, la mise en culture du pays allait les priver de leur seule ressource d'existence, en amenant la disparition du buffle ; comme l'a dit lord Lansdowne dans un récent discours, "tout en ne discutant pas la question du titre qu'ils prétendaient avoir aux terres du Nord-Ouest, il est certain que ces gens possédaient tout au moins un droit moral à recevoir un traitement équitable de ceux qui allaient répandre dans le pays le flot irrésistible de la civilisation devant lequel ces races primitives devraient céder le pas et reculer."

Qu'aurait-on dû faire ? Il fallait à tout prix se concilier la population métisse pour agir par elle sur les Indiens, et prévenir ainsi chez eux les éclats du désespoir auquel ils se livreraient certainement en voyant, comme ils l'ont dit depuis, les blancs s'enrichir d'année en année, et eux, au contraire, devenir de plus en plus pauvres.

Se concilier les Métis, tâche bien facile, pour peu qu'on est réellement voulu atteindre ce but ! Il suffisait de leur reconnaître leurs anciens droits et de leur conférer des titres de propriété en bonne forme pour les terres qu'ils occupaient ou dont ils prétendaient être les possesseurs ; il en serait resté, pour les nouveaux maîtres du pays et pour les immigrants, plus qu'ils n'auraient pu en absorber pendant plusieurs générations !

Il fallait se servir de cette merveilleuse population, la diriger, lui apprendre à connaître les ressources que notre civilisation pouvait mettre à la disposition de son travail pour en doubler promptement les fruits ; il fallait compléter son instruction, et développer les facultés de ces hommes "qui combinent la vigueur, la force et l'amour des aventures, naturels au sang indien qui coule dans leurs veines avec la civilisation, l'instruction et la force intellectuelle." Voilà la ligne de conduite qu'on devait adopter à leur égard.

A l'endroit des Indiens, la situation était beaucoup plus compliquée. Inutile de songer à les astreindre aux lois du travail qui régissent les peuples civilisés, et, cependant, il était indispensable d'assurer leur existence ; concilier leurs goûts de vie nomade et indépendante avec